

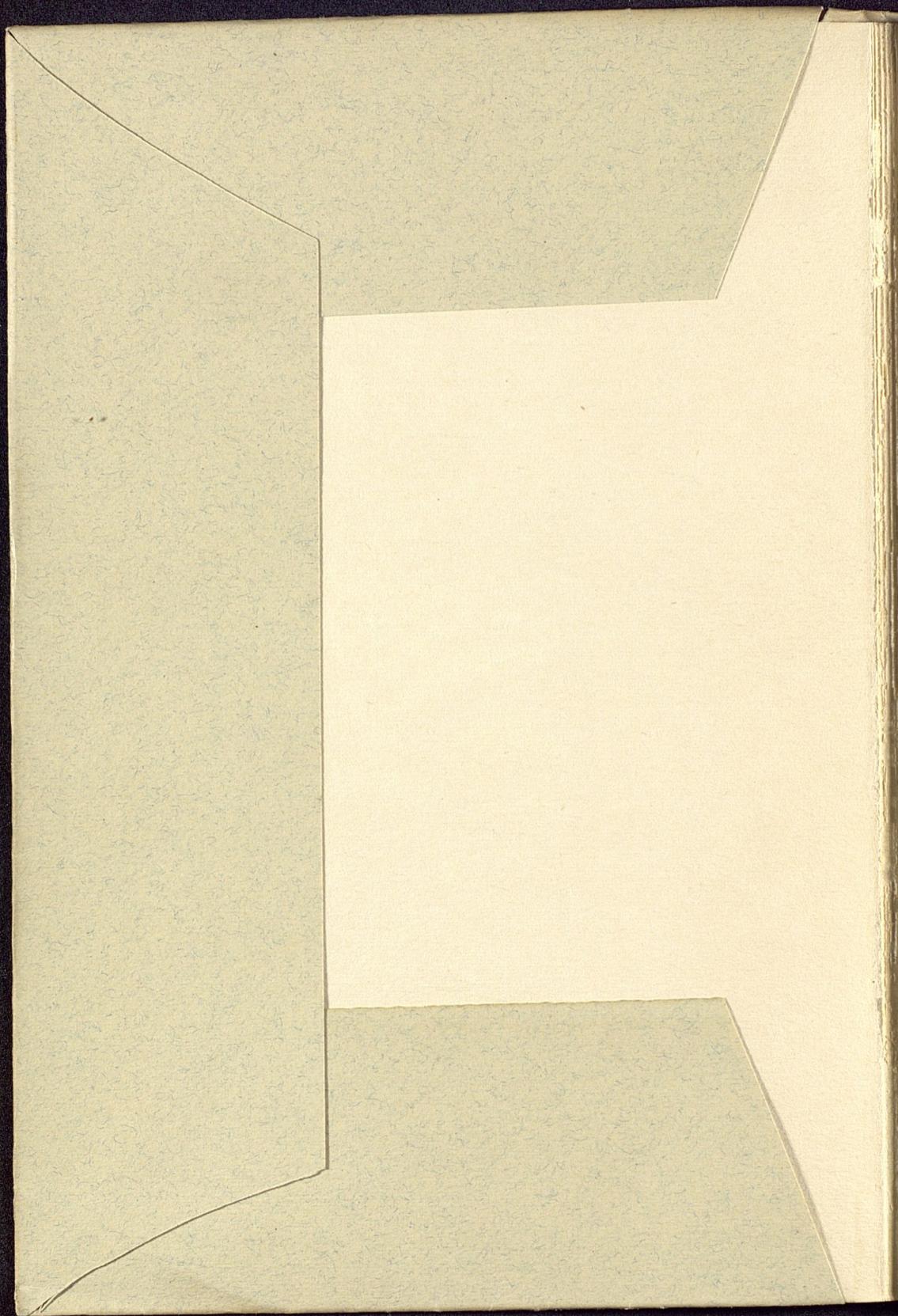
ÉMILE VERHAEREN



LES  
HEURES  
D'APRÈS  
MIDI

À BRUXELLES  
CHEZ L'ÉDITEUR  
EDMOND DEMAN

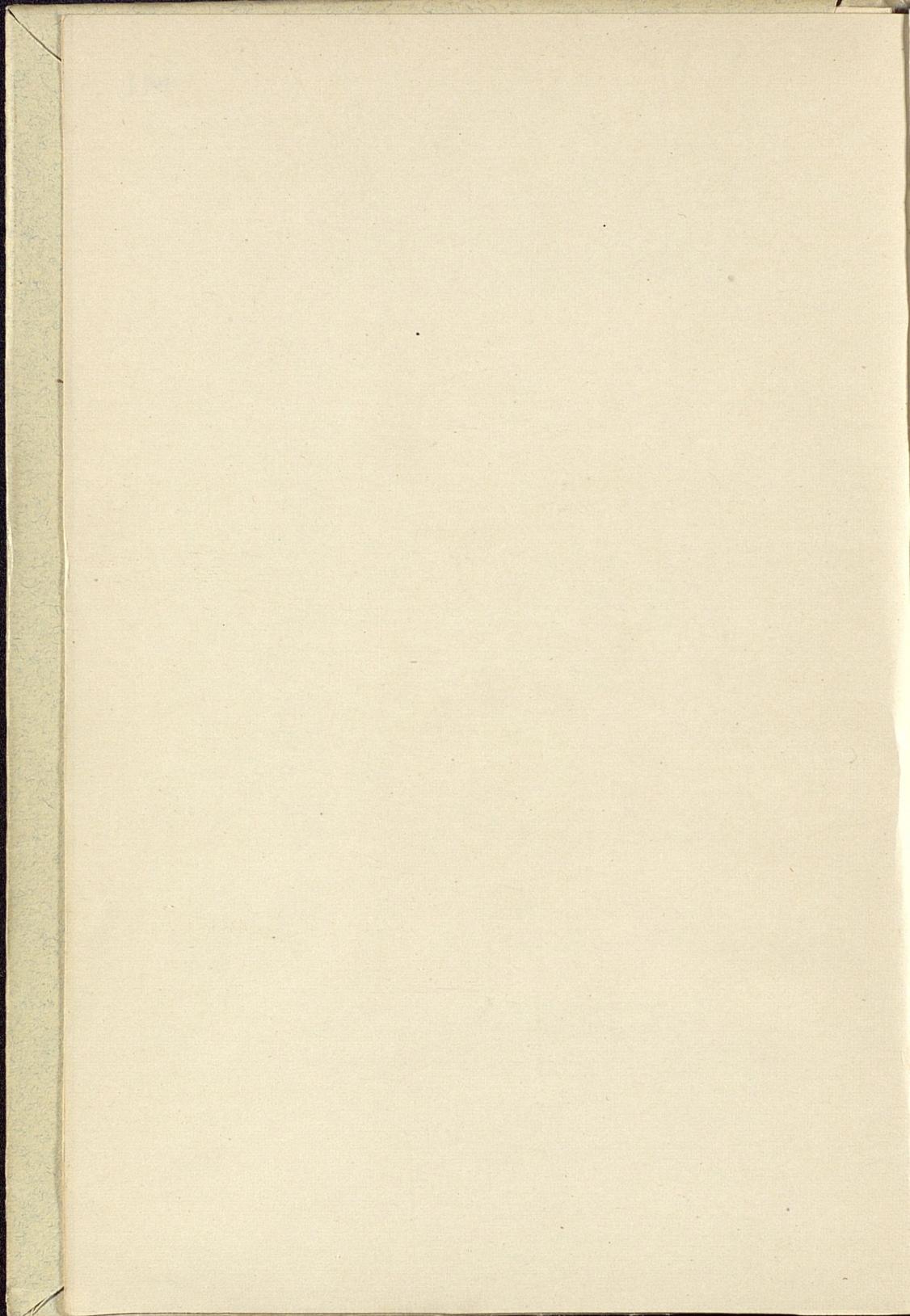


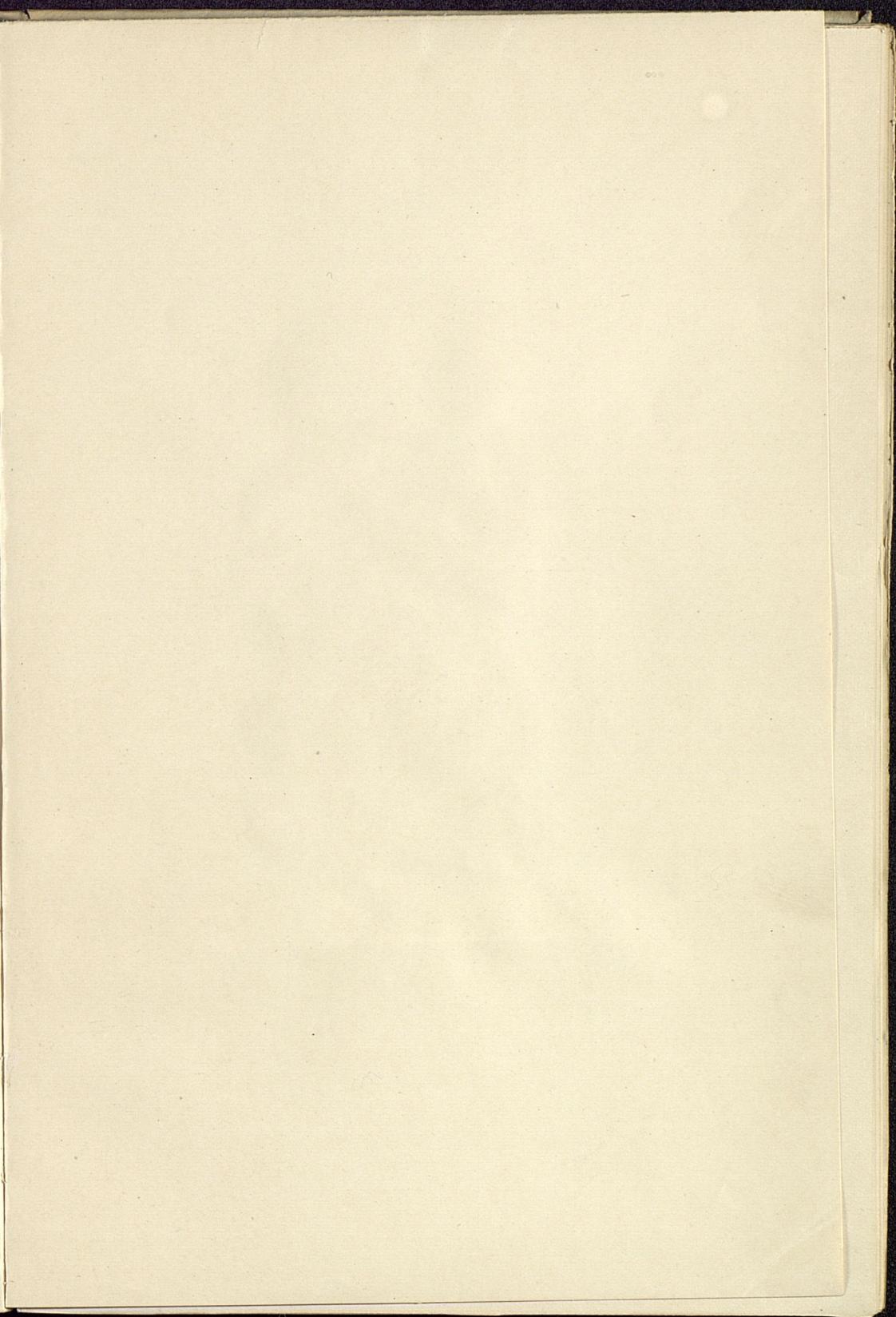


ML

A

1677





EX LIBRIS



WITHOUD  
WECKHOUD  
EIKHOUD  
EEKHOUD

LES HEURES D'APRÈS-MIDI

Au chec & fournisseur

G. Eckhout

M. van der Meer

IL A ÉTÉ TIRÉ 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

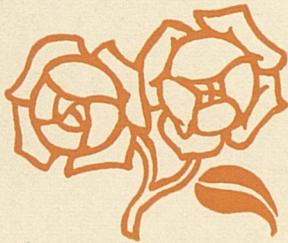
25 sur papier de Hollande Van Gelder

et 10 sur Japon Impérial.

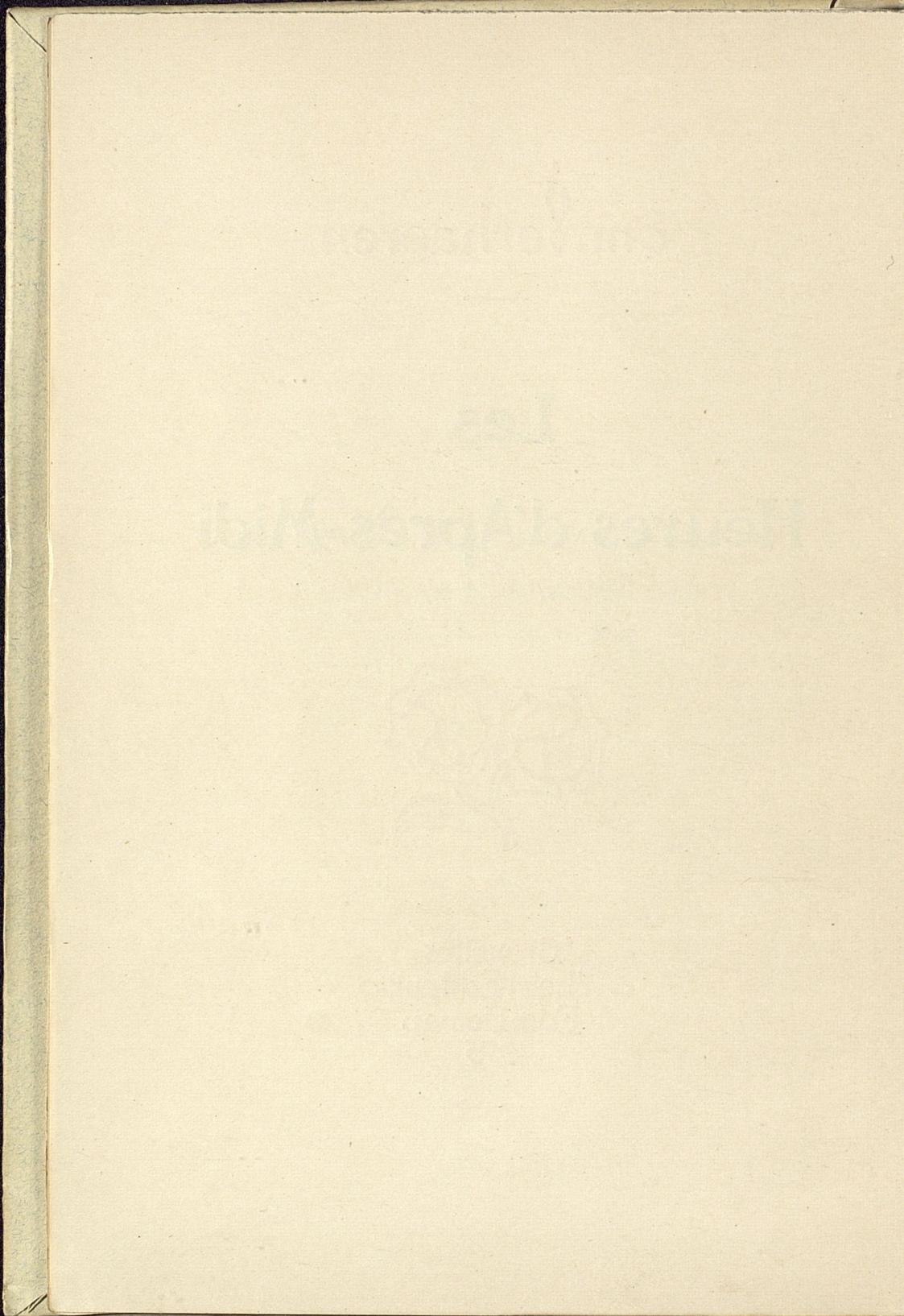
Em. Verhaeren

---

Les  
Heures d'Après-Midi

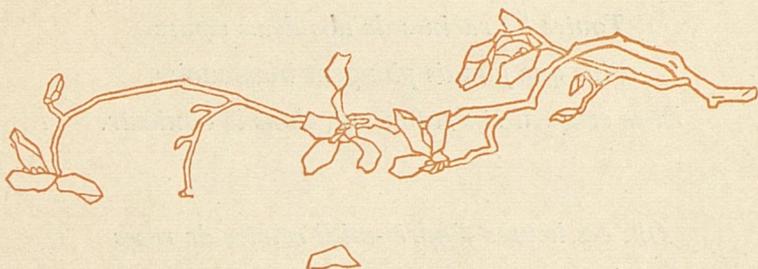


Bruxelles  
chez l'Editeur  
Edm. Deman  
1905



*A CELLE QUI VIT A MES CÔTÉS.*





*L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,  
Poser ses mains, sur le front nu de notre amour,  
Et, de ses yeux moins vifs, l'a regardé.*

*Et, dans le beau jardin que Juillet a ridé,  
Les fleurs, les bosquets et les feuilles vivantes  
Ont laissé choir un peu de leur force fervente,  
Sur l'étang pâle et sur les chemins doux.*

*Parfois, le soleil brûle âpre et jaloux  
Une ombre dure, autour de sa lumière.*

*Pourtant, voici toujours les floraisons trémières  
Qui persistent à se darder vers leur splendeur,  
Et les saisons ont beau peser sur notre vie,  
Toutes les racines de nos deux cœurs  
Plus que jamais plongent inassouvies,  
Et se crispent et s'enfoncent, dans le bonheur.*

*Oh, ces heures d'après-midi ceintes de roses  
Qui s'enlacent autour du temps et se reposent,  
La joue en fleur et feu, contre son flanc transi !*

*Et rien, rien n'est meilleur que se sentir ainsi,  
Heureux et clairs encor, après combien d'années ?  
Mais si tout autre avait été la destinée  
Et que, tous deux, nous eussions dû souffrir  
— Quand même ! — Oh j'eusse aimé, vivre et mourir  
Sans me plaindre, d'une amour obstinée.*





*Roses de Juin, vous les plus belles,  
Avec vos cœurs de soleil transpercés ;  
Roses violentes et tranquilles, et telles  
Qu'un vol léger d'oiseaux sur les branches posés ;  
Roses de Juin et de Juillet, droites et neuves,  
Bouches, baisers qui tout à coup s'émeuvent  
Ou s'apaisent, au va et vient du vent,  
Caresse d'ombre et d'or, sur le jardin mouvant ;  
Roses d'ardeur muette et de volonté douce,  
Roses de volupté en vos maisons de mousse,  
Vous qui passez les jours du plein été  
A vous aimer, dans la clarté ;*

*Roses vives, fraîches, magnifiques, toutes nos roses,  
Oh ! que pareils à vous nos multiples désirs,  
Dans la chère fatigue ou le tremblant plaisir  
S'entr'aiment, s'exallent ou se reposent !*





*Si d'autres fleurs décorent la maison  
Et la splendeur du paysage,  
Les étangs purs luisent toujours dans le gazon,  
Avec les grands yeux d'eau de leur mouvant visage.*

*Dites de quels lointains profonds et inconnus  
Tant de nouveaux oiseaux sont-ils venus,  
Avec du soleil sur leurs ailes ?*

*Juillet a remplacé Avril dans le jardin  
Et les tons bleus par les grands tons incarnadins.  
L'espace est chaud et le vent frêle ;  
Mille insectes brillent dans l'air joyusement,  
Et l'été passe, en sa robe de diamants  
Et d'étincelles.*





*L'ombre est lustrale et l'aurore irisée.  
De la branche d'où s'envole là-haut,  
L'oiseau,  
Tombent des gouttes de rosée.*

*Une pureté lucide et frêle  
Orne le matin si clair  
Que des prismes semblent jouer dans l'air,  
Avec des bruits de source et des va-et-vient d'ailes.*

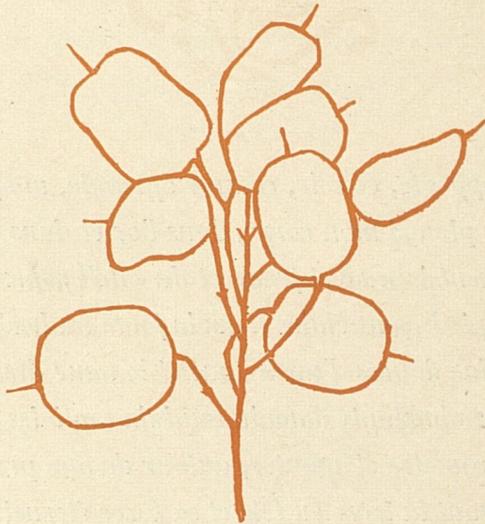
*Oh ! que tes yeux sont beaux, à cette heure première  
Où nos étangs d'argent luisent dans la lumière  
Et reflètent le jour qui se lève là-bas.  
Ton front est radieux et ton artère bat.  
La vie intense et bonne et sa force divine  
Entrent si pleinement, tel un battant bonheur,  
En ta poitrine,  
Que pour en contenir l'angoisse et la fureur,  
Tes mains soudain prennent mes mains  
Et les appuyent, comme avec peur,  
Contre ton cœur.*





*Je l'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie  
D'avoir plongé mon corps, dans l'or et dans la soie  
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;  
Mes pieds sont clairs d'avoir foulé les herbes,  
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,  
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs  
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,  
Devant la terre en fête et sa force éternelle.  
L'espace entier, entre ses bras de vivante clarté,  
Ivre et fervent et sanglotant m'a emporté,  
Et j'ai marché je ne sais où, très loin, là-bas,  
Avec des cris captifs que délivraient mes pas.*

*Je t'apporte la vie et la beauté des plaines ;  
Respire-les sur moi à pleine et bonne haleine,  
Les origans ont caressé mes doigts, et l'air  
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.*





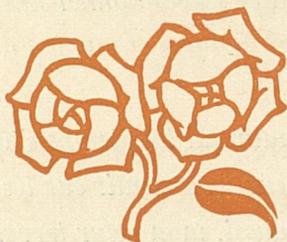
*Asseyons-nous tous deux près du chemin,  
Sur le vieux banc rongé de moisissures,  
Et que je laisse, entre tes deux mains sûres,  
Longtemps s'abandonner ma main.*

*Avec ma main qui longtemps s'abandonne  
A la douceur de se sentir sur tes genoux,  
Mon cœur aussi, mon cœur fervent et doux  
Semble se reposer, entre tes deux mains bonnes.*

*Et c'est la joie intense et c'est l'amour profond  
Que nous goûtons à nous sentir si bien ensemble,  
Sans qu'un seul mot trop fort sur nos lèvres ne tremble,  
Ni même qu'un baiser n'aille brûler ton front.*

*Et nous prolongerions l'ardeur de ce silence  
Et l'immobilité de nos muets désirs  
N'était que tout à coup à les sentir frémir  
Je n'étreigne, sans le vouloir, tes mains qui pensent ;*

*Tes mains, où mon bonheur entier reste celé  
Et qui jamais, pour rien au monde,  
N'attenteraient à ces choses profondes  
Dont nous vivons, sans en devoir parler.*





*Très doucement, plus doucement encore,  
Berce ma tête entre tes bras,  
Mon front fiévreux et mes yeux las ;  
Très doucement, plus doucement encore,  
Baise mes lèvres, et dis-moi  
Ces mots plus doux à chaque aurore,  
Quand me les dit ta voix  
Et que tu l'es donnée, et que je t'aime encore.*

*Le jour surgit maussade et lourd ; la nuit  
Fut de gros rêves traversée ;  
La pluie et ses cheveux fouettent notre croisée  
Et l'horizon est noir de nuages d'ennui.*

*Très doucement, plus doucement encore,  
Berce ma tête entre tes bras  
Mon front fiévreux et mes yeux las ;  
C'est toi qui m'es la bonne aurore,  
Dont la caresse est dans ta main  
Et la lumière en tes paroles douces :  
Voici que je renais, sans mal et sans secousse,  
Au quotidien travail qui trace, en mon chemin,  
Son signe,  
Et me fait vivre, avec la volonté  
D'être une arme de force et de beauté,  
Aux poings d'or d'une vie insigne.*





*Dans la maison où notre amour a voulu naître,  
Avec les meubles chers peuplant l'ombre et les coins,  
Où nous vivons à deux, ayant pour seuls témoins  
Les roses qui nous regardent par les fenêtres,*

*Il est des jours choisis, d'un si doux réconfort  
Et des heures d'été, si belles de silence,  
Que j'arrête parfois le temps qui se balance,  
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or.*

*Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre  
Que le bonheur qui nous frôle n'entend plus rien  
Sinon les battements de ton cœur et du mien  
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre.*



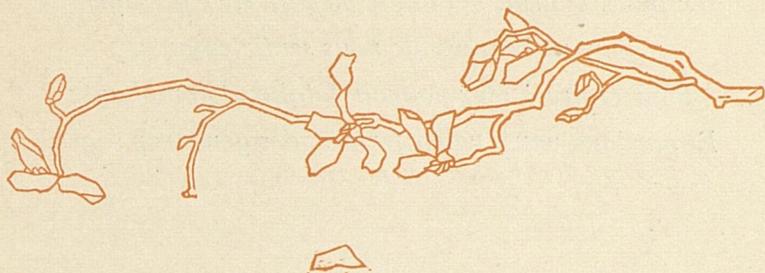


*Le bon travail, fenêtre ouverte,  
Avec l'ombre des feuilles vertes  
Et le voyage du soleil  
Sur le papier vermeil  
Maintient la douce violence  
De son silence,  
En notre bonne et pensive maison.*

*Et vivement les fleurs se penchent,  
Et les grands fruits luisent, de branche en branche,  
Et les merles et les bouvreuils et les pinsons  
Chantent et chantent,  
Pour que mes vers éclatent  
Clairs et frais, purs et vrais,  
Ainsi que leurs chansons  
Leur chair dorée et leurs pétales écarlates.*

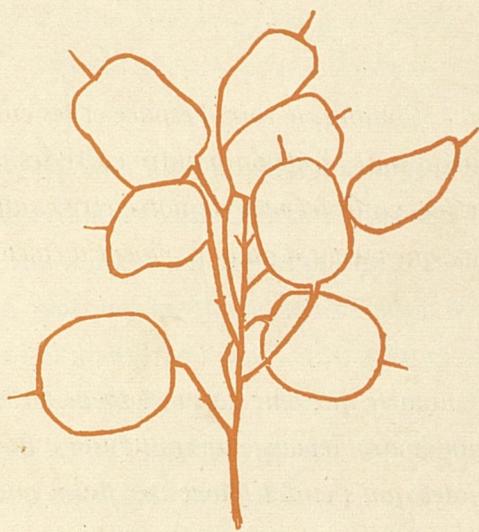
*Et je te vois passer dans le jardin, là-bas,  
Parfois à l'ombre et au soleil mêlée ;  
Mais ta tête ne se retourne pas,  
Pour que l'heure ne soit troublée  
Où je travaille, avec mon cœur jaloux,  
A ces poèmes francs et doux.*

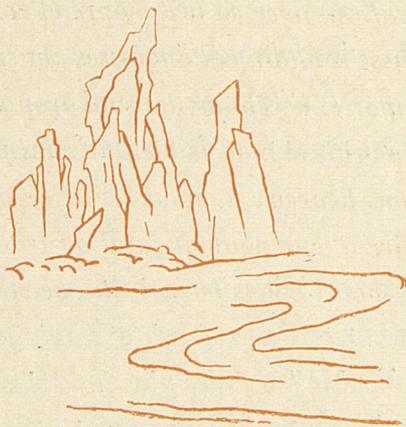




*Toute croyance habite au fond de notre amour.  
On lie une pensée ardente aux moindres choses :  
A l'éveil d'un bourgeon, au déclin d'une rose,  
Au vol d'un frêle et bel oiseau qui, tour à tour,  
Arrive ou disparaît, dans l'ombre ou la lumière.  
Un nid, qui se disloque au bord moussu d'un toit  
Et que le vent saccage, emplit l'esprit d'effroi.  
Un insecte qui mord le cœur des fleurs trémières  
Epouvante : tout est crainte ; tout est espoir.*

*Que la raison, avec sa neige âpre et calmante,  
Refroidisse soudain ces angoisses charmantes,  
Qu'importe, acceptons-les sans trop savoir  
Le faux, le vrai, le mal, le bien qu'elles présagent ;  
Soyons heureux de nous sentir enfants,  
Pour croire à leur pouvoir fatal ou triomphant ;  
Et gardons-nous, volets fermés, des gens trop sages.*





*L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles ;  
Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,  
Se mêle à la ferveur de notre être exalté.  
Ceux qui vivent d'amour, vivent d'éternité.*

*Il n'importe que leur raison adhère ou raille  
Et leur tende, debout, sur ses hautes murailles,  
Au long des quais et des hâvres ses flambeaux clairs ;  
Eux, sont les voyageurs d'au delà de la mer.*

1

*Ils regardent le jour luire de plage en plage,  
Très loin, plus loin que l'océan et ses flots noirs ;  
La fixe certitude et le tremblant espoir  
Pour leurs regards ardents ont le même visage.*

*Heureux et clairs, ils croient, avec avidité ;  
Leur cœur est la profonde et soudaine clarté  
Dont ils brûlent le front des plus hautains problèmes ;  
Et pour savoir le monde, ils ne scrutent qu'eux-mêmes.*

*Ils vont, par des chemins lointains, choisis par eux,  
Vivant des vérités que leur disent leurs yeux  
Simples et nus, profonds et doux comme l'aurore ;  
Et pour eux seuls, les paradis chantent encore.*





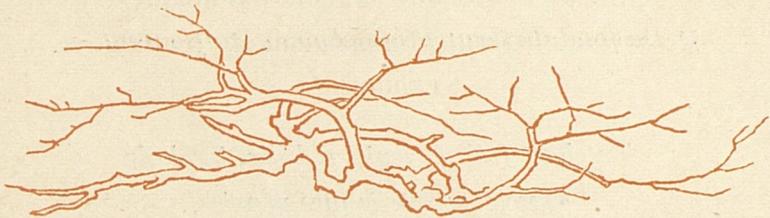
*C'est la bonne heure, où la lampe s'allume.  
Tout est calme et consolant, ce soir,  
Et le silence est tel, que l'on entendrait choir  
Des plumes.*

*C'est la bonne heure où, doucement,  
S'en vient la bien-aimée,  
Comme la brise ou la fumée,  
Tout doucement, tout lentement.  
Elle ne dit rien d'abord — et je l'écoute ;  
Et son âme, que j'entends toute,  
Je la surprends luire et jaillir,  
Et je la baise sur les yeux.*

*C'est la bonne heure, où la lampe s'allume,  
Où les aveux  
De s'être aimés le jour durant,  
Du fond du cœur profond mais transparent,  
S'exhument.*

*Et l'on se dit les simples choses :  
Le fruit qu'on a cueilli dans le jardin ;  
La fleur qui s'est ouverte,  
D'entre les mousses vertes ;  
Et la pensée éclosée, en des émois soudains,  
Au souvenir d'un mot de tendresse fanée  
Surpris, au fond d'un vieux tiroir,  
Sur un billet de l'autre année.*





*Les baisers morts des défuntes années  
Ont mis leur sceau sur ton visage,  
Et, sous le vent morne et rugueux de l'âge,  
Bien des roses, parmi tes traits, se sont fanées.*

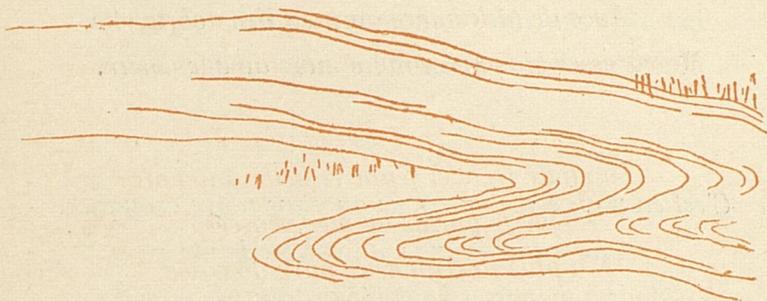
*Je ne vois plus ta bouche et tes grands yeux  
Luire, comme un matin de fête,  
Ni, lentement, se reposer ta tête,  
Dans le jardin massif et noir de tes cheveux.*

*Tes mains chères qui demeurent si douces  
Ne viennent plus comme autrefois,  
Avec de la lumière au bout des doigts,  
Me caresser le front, comme une aube les mousses.*

*Ta chair frêle et jeune et belle, ta chair  
Que je parais de mes pensées,  
N'a plus sa fraîcheur pure de rosée,  
Et les bras ne sont plus pareils aux rameaux clairs.*

*Tout tombe, hélas, et se fane sans cesse ;  
Tout est changé, même ta voix,  
Ton corps s'est affaissé comme un pavois,  
Pour laisser choir les victoires de la jeunesse.*

*Mais néanmoins, mon cœur ferme et fervent te dit :  
Que m'importent les deuils mornes et engourdis,  
Puisque je sais que rien au monde  
Ne troublera jamais notre être exalté  
Et que notre âme est trop profonde  
Pour que l'amour dépende encore de la beauté.*



*Voilà quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;  
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,  
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes  
Usent l'amour le plus tenace et le plus fort.*

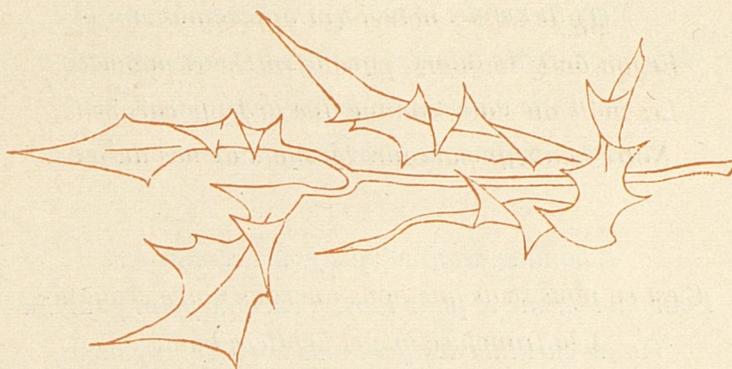
*Je te regarde, et tous les jours je te découvre,  
Tant est intime ou ta douceur ou ta fierté :  
Le temps, certes, obscurcit les yeux de ta beauté,  
Mais exalte ton cœur dont le fond d'or s'entr'ouvre.*

Tu te laisses naïvement approfondir,  
Et ton âme, toujours, paraît fraîche et nouvelle ;  
Les mâts au clair, comme une ardente caravelle,  
Notre bonheur parcourt les mers de nos désirs.

C'est en nous seuls que nous ancrons notre croyance,  
A la franchise nue et l'entière bonté ;  
Nous agissons et nous vivons dans la clarté  
D'une joyeuse et translucide confiance.

Ta force est d'être frêle et pure infiniment ;  
De traverser, le cœur en feu, tous chemins sombres,  
Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre,  
Toutes les fleurs de l'aube en ton âme d'enfant.





*J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie  
Comme un soleil fané avant qu'il ne fût nuit,  
Le jour, qu'avec ses bras de plomb, la maladie  
M'a lourdement traîné vers son fauteuil d'ennui.*

*Les fleurs et le jardin m'étaient crainte ou fallace ;  
Mes yeux souffraient à voir flamber les midis blancs,  
Et mes deux mains, mes mains, semblaient déjà trop lasses  
Pour retenir captif, notre bonheur tremblant.*

*Mes désirs n'étaient plus que des plantes mauvaises,  
Ils se mordaient entre eux comme au vent les chardons ;  
Je me sentais le cœur à la fois glace et braise  
Et tout à coup aride et rebelle aux pardons.*

Mais tu me dis le mot qui bellement console  
Sans le chercher ailleurs que dans l'immense amour ;  
Et je vivais avec le feu de ta parole  
Et m'y chauffais, la nuit, jusqu'au lever du jour.

L'homme diminué que je me sentais être  
Pour moi-même et pour tous, n'existait point pour toi ;  
Tu me cueillais des fleurs au bord de la fenêtre,  
Et je croyais en la santé, avec ta foi.

Et tu me rapportais, dans les plis de ta robe,  
L'air vivace, le vent des champs et des forêts,  
Et les parfums du soir et les odeurs de l'aube,  
Et le soleil, en tes baisers profonds et frais.





*Tout ce qui vit autour de nous,  
Sous la douce et fragile lumière,  
Herbes frêles, rameaux tendres, roses trémières  
Et l'ombre qui les frôle et le vent qui les noue  
Et les chantants et sautillants oiseaux  
Qui follement s'essaient,  
Comme des grappes de joyaux,  
Dans le soleil,  
Tout ce qui vit au beau jardin vermeil,  
Ingénument, nous aime ;  
Et nous  
Nous aimons tout.*

1

*Nous adorons le lys que nous voyons grandir  
Et les hauts tournesols plus clairs que le Nadir  
— Cercles environnés de pétales de flammes —  
Brûlent, à travers leur ardeur, nos âmes.*

*Les fleurs les plus simples, les flox et les lilas,  
Au long des murs, parmi les pariétaires,  
Croissent, pour être proches de nos pas ;  
Et les herbes involontaires,  
Dans le gazon où nous avons passé,  
Ouvrent les yeux mouillés de leur rosée.*

*Et nous vivons ainsi avec les fleurs et l'herbe,  
Simples et purs, ardents et exaltés,  
Perdus, dans notre amour, comme dans l'or, les gerbes,  
Et, doucement, laissant le bel été,  
Avec ses conseils clairs, séduire et argenter  
Nos chairs, nos cœurs, et nos deux volontés.*





*Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,  
Avec mon être entier tendu comme un flambeau,  
    • Vers ta bonté et vers ta charité  
        Sans cesse inassouvies,  
Je t'aime et te louange et je te remercie  
D'être venue, un jour, si simplement,  
    Par les chemins du dévouement,  
Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.*

Depuis ce jour,  
Je sais, oh ! quel amour  
Candide et clair ainsi que la rosée,  
Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.  
Je me sens tien, par tous les liens brûlants  
Qui rattachent à leur brasier, les flammes ;  
Toute ma chair, toute mon âme,  
Montent vers toi, d'un inlassable élan ;  
Je ne cesse de longuement me souvenir  
De ta ferveur profonde et de ton charme,  
Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'emplier  
Délicieusement, d'inoubliables larmes.

Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,  
Avec le désir fier d'être à jamais celui  
Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.  
Toute notre tendresse autour de nous flamboie ;  
Tout écho de mon être à ton appel répond ;  
L'heure est unique et d'extase solennisée  
Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à toucher ton front,  
Comme s'ils frôlaient l'âme en fleur de tes pensées.



*Les jours de fraîche et tranquille santé,  
Lorsque la vie est belle ainsi qu'une conquête,  
Le bon travail prend place à mes côtés,  
Comme un ami qu'on fête.*

*Il vient des pays doux et rayonnants,  
Avec des mots plus clairs que les rosées,  
Pour y servir, en les illuminant,  
Nos sentiments et nos pensées.*

Il saisit l'être en un tourbillon fou ;  
Il érige l'esprit, sur de géants pilastres ;  
Il lui verse le feu qui fait vivre les astres ;  
Il apporte le don d'être Dieu tout à coup.

Et les transports fiévreux et les affres profondes,  
Tout sert à sa tragique volonté  
De rajeunir le sang de la beauté,  
Dans les veines du monde.

Je suis à sa merci, comme une ardente proie.

Aussi, quand je reviens, bien que lassé et lourd,  
Vers le repos de ton amour,  
Avec les feux de mon idée ample et suprême,  
Me semble-t-il — Oh qu'un instant —  
Que je l'apporte, en mon cœur haletant,  
Le battement de cœur de l'univers lui-même.





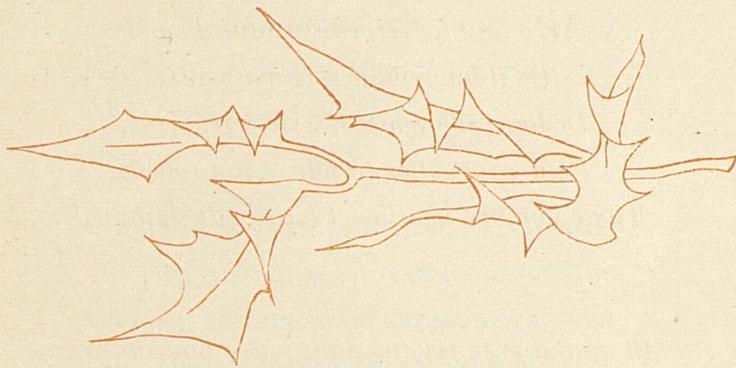
*Je suis sorti des bosquets du sommeil,  
Morose un peu de t'avoir délaissée,  
Sous leurs branches et leurs ombres tressées,  
Loin du joyeux et matinal soleil.*

*Déjà luisent les flox et les roses trémières;  
Et je m'en vais par le jardin, songeant  
A des vers clairs de cristal et d'argent  
Qui tinteraient, dans la lumière.*

Puis tout à coup, je m'en reviens vers toi,  
Avec tant de ferveur et tant d'émoi  
Qu'il me semble que ma pensée  
De loin, subitement, a déjà traversé,  
Pour provoquer ta joie et ton réveil,  
Toute l'ombre feuillue et lourde du sommeil.

Et quand je te rejoins dans notre maison tiède  
Que l'ombre et le silence encore possèdent,  
Mes baisers francs, mes baisers clairs,  
Sonnent, comme une aubade, aux vallons de ta chair.





*Hélas ! lorsque le plomb des maladies,  
Avec mon sang torpide et lourd,  
Avec mon sang de jour en jour  
Plus torpide et plus lourd,  
Coulait, parmi mes veines engourdies ;*

*Lorsque mes yeux, mes pauvres yeux,  
Sur mes longues mains pâles  
Suivaient, avec hargne, les empreintes fatales  
Du mal insidieux ;*

Lorsque ma peau séchait comme une écorce,  
Que je n'avais plus même assez de force  
Pour imprimer ma bouche en feu, contre ton cœur,  
Et baiser là, notre bonheur ;

Lorsque les jours mornes et identiques  
Rongeaient ma vie, avec morosité,  
Jamais je n'aurais pu trouver la volonté  
Et la force de me dresser stoïque,

Si tu n'avais versé dans mon corps quotidien,  
Avec tes mains patientes, douces, sereines,  
A chaque heure des si longues semaines,  
L'héroïsme secret qui régnait dans le tien.





*Le clair jardin c'est la santé.*

*Il la prodigue, en sa clarté,  
Au va et vient de ses milliers de mains  
De branches et de feuilles.*

*Et la bonne ombre, où il accueille,  
Après de longs chemins,  
Nos pas,  
Verse, à nos membres las,  
Une force vivace et douce  
Comme ses mousses.*

*Quand l'étang joue avec le vent et le soleil,  
Un cœur vermeil  
Semble habiter au fond de l'eau  
Et battre, ardent et jeune, avec le flot ;  
Et les glaïeuls dardés et les roses ferventes,  
Qui dans leur splendeur bougent,  
Tendent, du bout de leurs tiges vivantes,  
Leurs coupes d'or et de sang rouge.*

*Le jardin clair c'est la santé.*





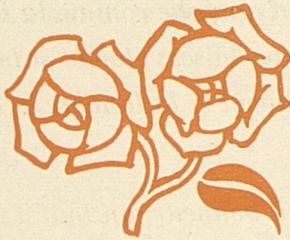
*C'était en juin, dans le jardin,  
C'était notre heure et notre jour ;  
Et nos yeux regardaient, avec un tel amour,  
Les choses,  
Qu'il nous semblait que doucement s'ouvraient  
Et nous voyaient et nous aimaient  
Les roses.*

*Le ciel était plus pur qu'il ne le fut jamais :  
Les insectes et les oiseaux  
Volaient dans l'or et dans la joie  
D'un air frêle comme la soie ;  
Et nos baisers étaient si beaux  
Qu'ils exaltaient et la lumière et les oiseaux.*

*On eut dit un bonheur qui tout à coup s'azure  
Et veut le ciel entier pour resplendir ;  
Toute la vie entrant, par de douces brisures,  
Dans notre être, pour le grandir.*

*Et ce n'étaient que cris invocatoires,  
Et fous élans et prières et vœux,  
Et le besoin, soudain, de recréer des dieux,  
Afin de croire.*





*Et te donner ne suffit plus, tu te prodigues :  
L'élan qui t'emporte à nous aimer plus fort, toujours,  
Bondit et rebondit, sans cesse et sans fatigue,  
Toujours plus haut vers le grand ciel du plein amour.*

*Un serrement de mains, un regard doux t'enfièvre ;  
Et ton cœur m'apparaît si soudainement beau  
Que j'ai crainte, parfois, de tes yeux et tes lèvres,  
Et que j'en sois indigne et que tu m'aimes trop.*

Ah ! ces claires ardeurs de tendresse trop haute  
Pour le pauvre être humain qui n'a qu'un pauvre cœur  
Tout mouillé de regrets, tout épineux de fautes,  
Pour les sentir passer et se résoudre en pleurs.





*O le calme jardin d'été où rien ne bouge !  
Sinon là-bas, vers le milieu  
De l'étang clair et radieux,  
Pareils à des langues de feu,  
Des poissons rouges.*

*Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées  
Calmes et apaisées  
Et lucides — comme cette eau  
De confiance et de repos.*

Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent  
Au brusque et merveilleux soleil,  
Parmi les ajoncs verts et les blanches coquilles  
Et les ronds d'or, immobiles  
Autour des bords vermeils.

Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,  
Dans la fraîcheur et la splendeur  
Qui les effleure,  
Sans crainte aucune et sans souci,  
Qu'ils ramènent, du fond à la surface,  
D'autres regrets que des regrets fugaces.





*Comme à d'autres, l'heure et l'humeur :  
L'heure morose ou l'humeur malévole  
Nous ont, de leurs sceaux noirs, marqué le cœur ;  
Mais, néanmoins, jamais,  
Même les soirs des jours mauvais,  
Nos cœurs ne se sont dit les fatales paroles.*

*La sincérité claire, ardente, illuminée,  
Nous fut joie et conseil,  
Si bien que notre âme passionnée  
Toujours s'y retrempa, comme en un flux vermeil.*

Et nous nous sommes dit nos plus pauvres misères,  
Les égrenant comme un âpre rosaire,  
L'un devant l'autre, en sanglotant d'amour ;  
Et doucement et tour à tour  
Sur nos lèvres qui les disaient d'une voix haute  
Nos deux bouches, à chaque aveu, baisaient nos fautes.

Ainsi,  
Très simplement, sans lâcheté ni sans blasphème,  
Nous nous sommes sauvés du monde et de nous-mêmes,  
Nous épargnant les deuils et les rongeurs soucis,  
Et regardant notre âme renaître,  
Comme renaît après la pluie,  
Quand le soleil la chauffe et doucement l'essuie,  
La pureté de verre et d'or d'une fenêtre.





*Les barques d'or du bel été  
Qui partirent, folles d'espace,  
S'en reviennent mornes et lasses  
Des horizons ensanglantés.*

*A coups de rames monotones,  
Elles s'avacent sur les eaux ;  
On croirait voir des berceaux  
Où dormiraient les fleurs d'automne.*

Tiges de lys au beau front d'or,  
Toutes vous gisez abattues ;  
Seules, les roses s'évertuent  
A vivre, au delà de la mort.

Qu'importe à leur beauté plénière  
Qu'octobre luise ou bien avril :  
Leur désir simple et puéril  
Boit, jusqu'au sang, toute lumière.

Même aux jours noirs, quand meurt le ciel,  
Sous la nuée âpre et hagarde,  
Sitôt qu'une clarté se darde  
Elles s'exaltent vers Noël.

Vous, nos âmes, faites comme elles ;  
Elles n'ont pas l'orgueil des lys,  
Mais détiennent, entre leurs plis,  
L'ardeur sacrée et immortelle.

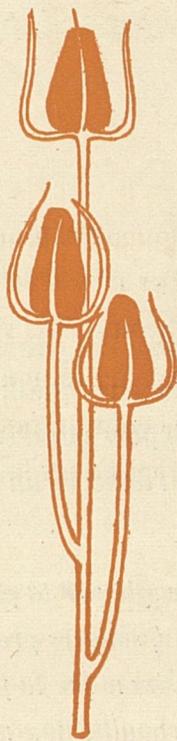




*Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des âmes,  
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;  
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes  
Celles du soir de l'aube ou du midi des jours.*

*Tu marches aveuglé par ta propre lumière,  
Dans le torride azur, sous les grands cieux cintrés,  
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière  
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.*

Car aimer c'est agir et s'exalter sans trêve ;  
O toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,  
A quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?  
Je l'aime toute entière, avec mon être entier.



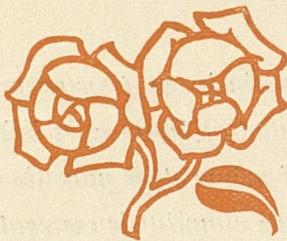


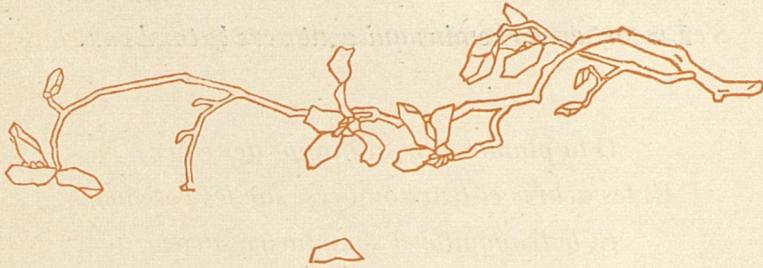
*L'immobile beauté  
Des soirs d'été,  
Sur les gazons où ils s'éploient,  
Nous offre le symbole  
Sans geste vain, ni sans parole,  
Du repos dans la joie.*

*Le matin jeune et ses surprises  
S'en sont allés, avec les brises ;  
Midi lui-même et les pans de velours  
De ses vents chauds, de ses vents lourds*

*Ne tombe plus, sur la plaine torride ;  
Et voici l'heure où, lentement, le soir,  
Sans que bouge la branche ou que l'étang se ride,  
S'en vient, du haut des monts, dans le jardin s'asseoir.*

*O la planité d'or, à l'infini des eaux,  
Et les arbres et leurs ombres, sur les roseaux,  
Et le tranquille et somptueux silence,  
Dont nous goûtons alors  
Si fort  
L'immuable présence,  
Que notre vœu serait d'en vivre ou d'en mourir —  
Et d'en revivre,  
Comme deux cœurs inlassablement ivres  
De lumières, qui ne peuvent périr !*

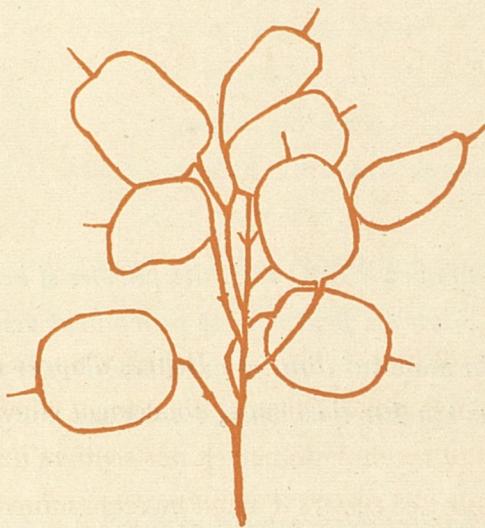




*Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles  
Que sans doute les fleurs qui se penchaient vers nous,  
Soudain nous ont aimé et que l'une d'entre elles,  
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux.*

*Vous me parliez des temps prochains où nos années,  
Comme des fruits trop mûrs se laisseraient cueillir ;  
Comment éclaterait le glas des destinées  
Et comme on s'aimerait, en se sentant vieillir.*

7  
Votre voix m'enlaçait comme une chère étreinte,  
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau  
Qu'en ce moment j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte  
Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau.



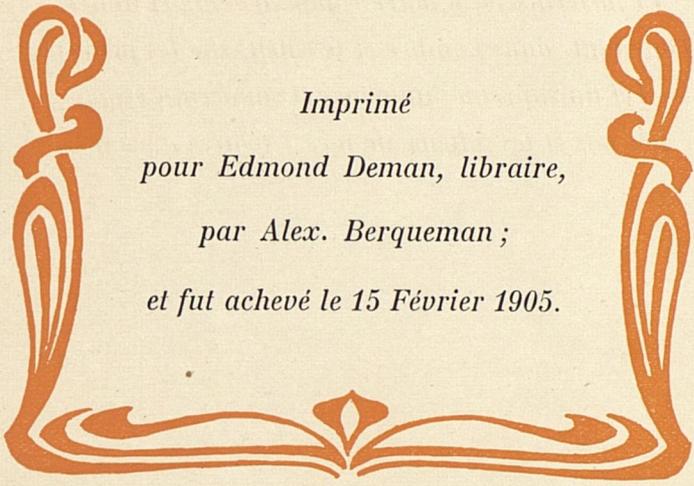


*« Heures du matin clair », « Heures d'après-midi »,  
Heures superbement et doucement élues,  
Dont la ronde s'allonge en nos sentiers tiédés  
Et que nos rosiers d'or au passage saluent ;  
Voici l'été qui meurt et l'automne qui naît.*

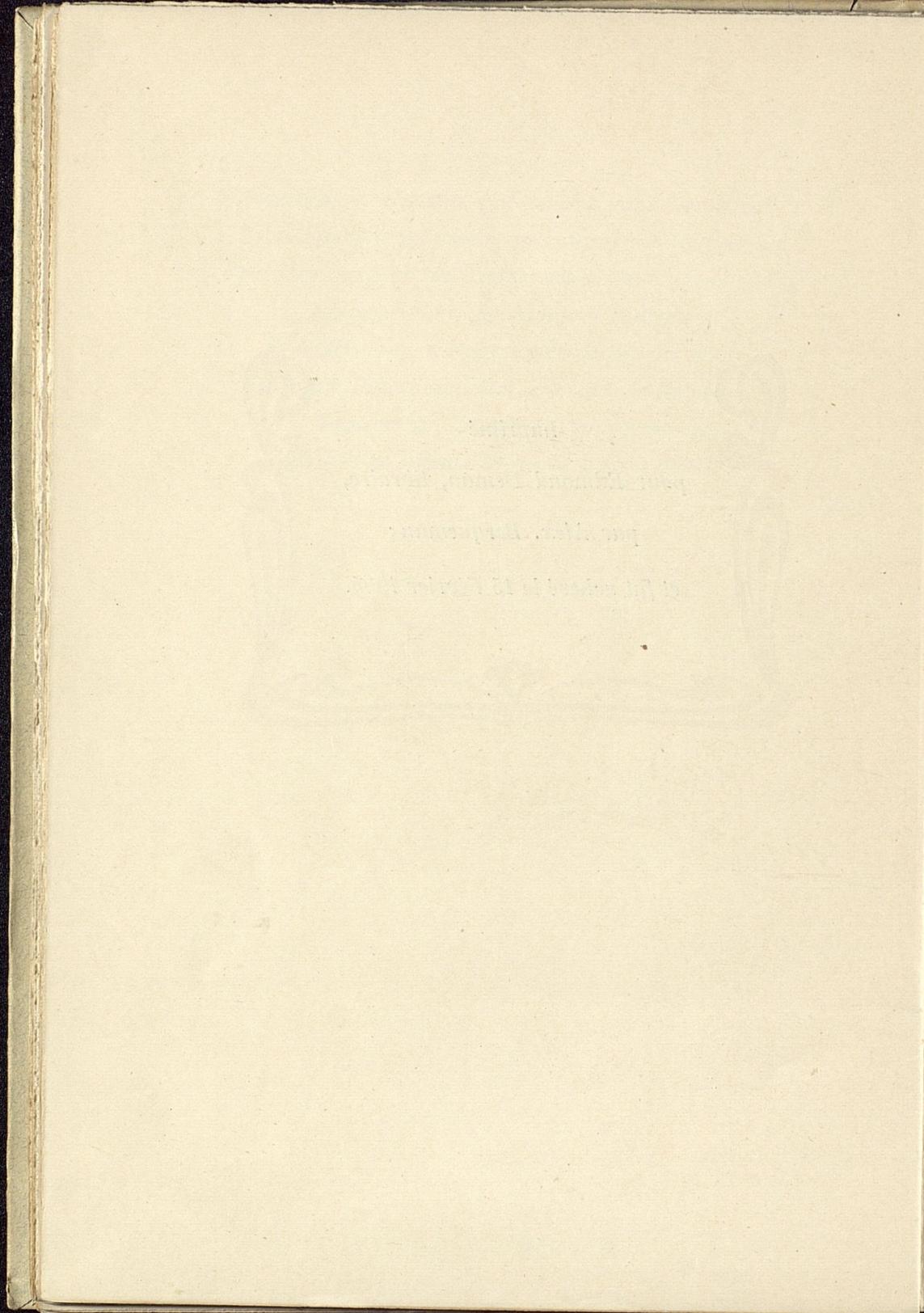
*Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais ?*

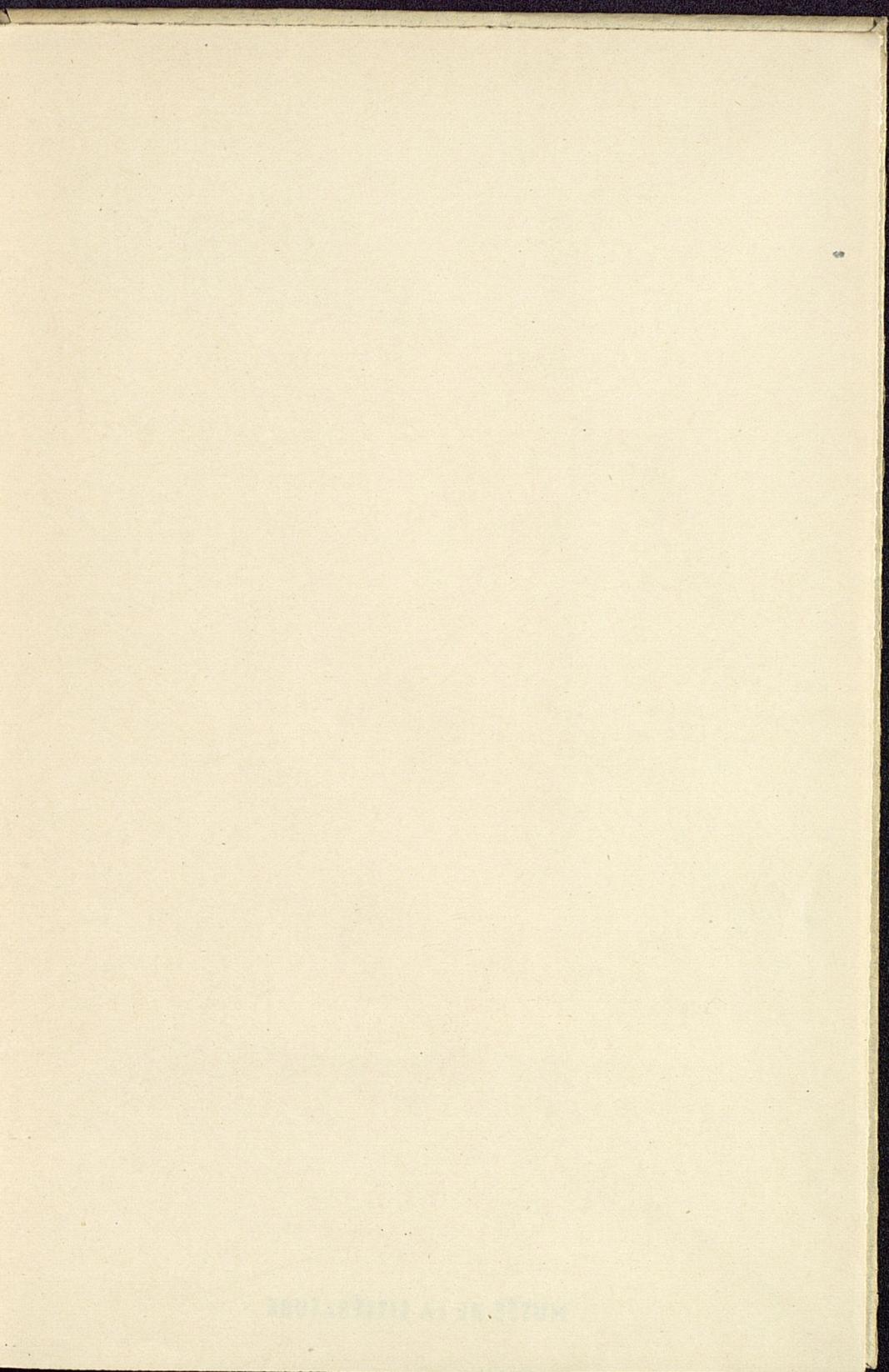
Pourtant, si le destin, qui tient en mains les astres,  
Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,  
Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,  
Entrelacer vos pas égaux et radieux ;  
Et mèlerais-je, à votre ronde ardente et douce  
Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,  
— Tel un suprême, immense et souverain espoir —  
Les pas et les adieux de mes « heures de soir ».



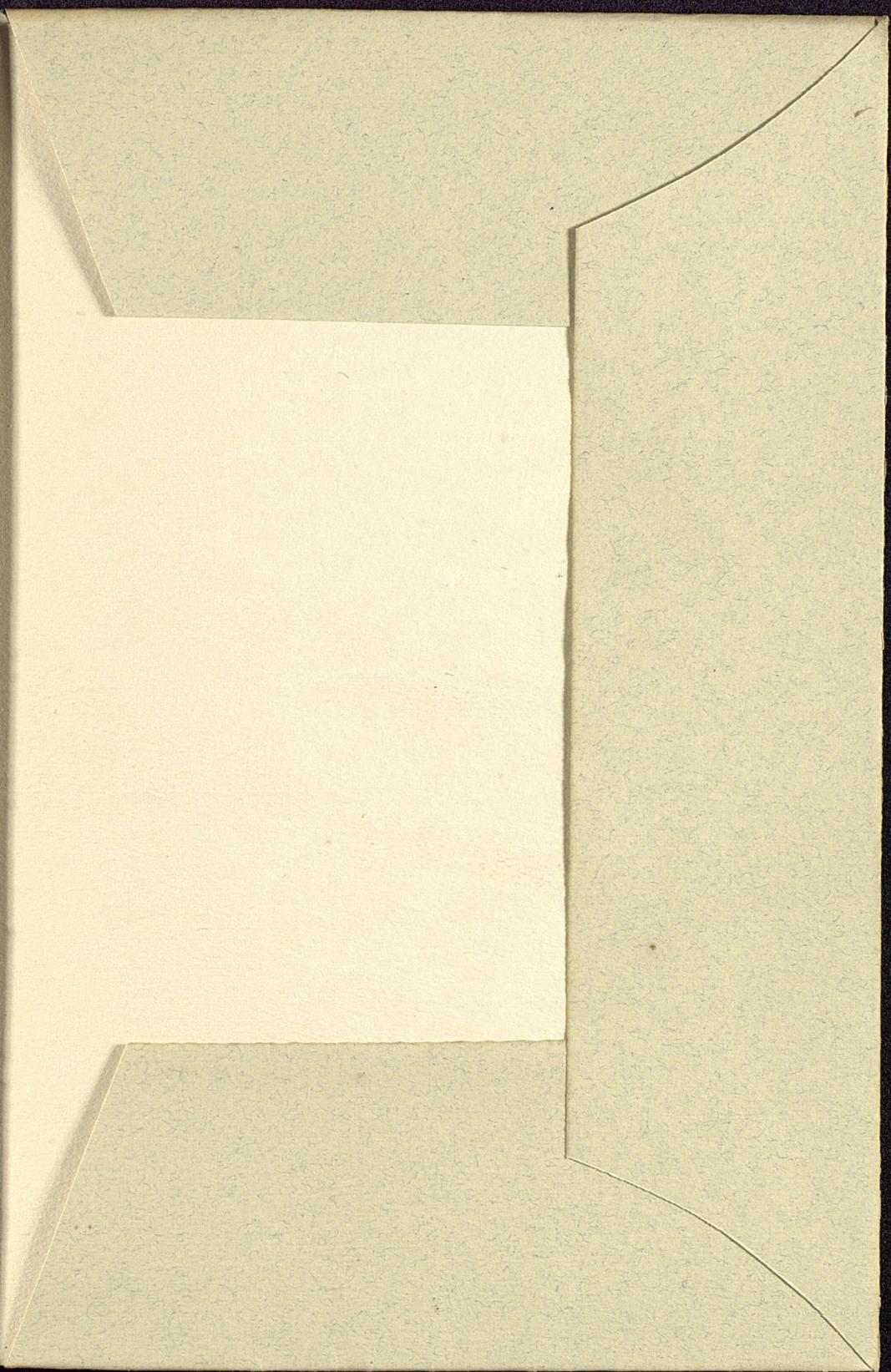
A decorative orange frame with stylized, flowing lines that form a rectangular shape with rounded corners and a central flourish at the bottom.

*Imprimé*  
*pour Edmond Deman, libraire,*  
*par Alex. Berqueman ;*  
*et fut achevé le 15 Février 1905.*





MUSÉE DE LA LITTÉRATURE





W L